



Kamal Al-Solaylee

Intolérable : Mémoires des extrêmes

Traduit de l'anglais (Canada) par Étienne Gomez

Aden, 1967. L'arrivée au pouvoir des socialistes révolutionnaires marque la fin du protectorat britannique. Pour la grande famille des Al-Solaylee, c'est le début d'un long exil à Beyrouth puis au Caire. Mohamed, ancien magnat de l'immobilier dépossédé de ses biens, tombe dans une dépression qui ne dit pas son nom, tandis que Safia, jadis bergère dans l'Hadramaout, entretient la famille jusqu'au moment du retour, inexorable, dans un Yémen transformé.

Les mémoires de Kamal, dernier de onze enfants, ne retracent pas seulement l'itinéraire d'un jeune homme qui se découvre homosexuel dans un Moyen-Orient en voie de radicalisation, ils évoquent aussi le destin intolérable d'une famille restée là-bas, à l'autre extrême. L'étau ne cesse en effet de se resserrer dans ce Yémen postcolonial frappé de plein fouet par la crise du monde arabe, puis par la guerre civile et par la catastrophe humanitaire en cours.

L'édition française est complétée par une postface de l'auteur.

ISBN : 978-2-493205-02-5

© Perspective cavalière, 2022

Graphisme : Débora Bertol

Illustration : Christophe Merlin

Édition originale : *Intolerable: A Memoir of Extremes*

© Kamal Al-Solaylee, 2012, 2022

HarperCollins Canada

Couverture souple avec rabats

12,9 x 19,8 cm

312 pages, 22 €

Date de publication : 27 mai 2022

Contact presse & librairies :

Étienne Gomez

0679918283

editionsperspectivecavalier@gmail.com

Lauréat

Globe and Mail Best Book of the Year, Toronto Book Award, Canadian Booksellers' Top Pick for LGBT Books of the Year, Amazon.ca Best Book of the Year

Finaliste

Lambda Literary Award for Gay Memoir/Biography, Edna Staebler Prize for Creative Nonfiction, Hilary Weston Writers' Trust Prize for Nonfiction, OLA Forest of Reading Evergreen Award

Sélection du CBC Canada Reads « One Book To Break Barriers »

« Un grand livre, qui raconte parfaitement le Yémen et l'effervescence d'un Orient libre, émancipé du joug colonial et faisant valoir un progressisme populaire, avant de sombrer dans les mouvements islamistes. » (Quentin Müller)

Photo © Mark Raynes Roberts



Né à Aden en 1964, **Kamal Al-Solaylee** a émigré au Canada en 1996 après des études de littérature anglaise à Keele puis à Nottingham au Royaume-Uni. Devenu journaliste au *Globe and Mail* puis professeur à l'université Ryerson de Toronto, il a publié trois ouvrages, *Intolerable: A Memoir of Extremes* (2012), *Brown: What Being Brown in the World Today Means—to Everyone* (2016) et *Return: Why We Go Back to Where We Come From* (2021). Il est aujourd'hui directeur de l'École de journalisme, rédaction et communication de l'université de la Colombie-Britannique à Vancouver.

#Beyrouth, 1967

« Je suis le fils d'une bergère illettrée qui fut mariée à quatorze ans et mère de onze enfants à trente-trois ans. » (p. 7)

Kamal est le fils d'une bergère et d'un gardien de sécurité devenu magnat de l'immobilier, l'une des premières fortunes d'Aden. La famille, chassée du jour au lendemain en 1967, trouve refuge à Beyrouth, où le père, qui n'a plus que son compte d'épargne en Angleterre, prend un appartement dans un immeuble nommé Yacoubian, habité par des stars de la chanson et du cinéma. Malgré les airs de paradis de ce Beyrouth d'avant la guerre civile, la situation commence à se dégrader, et les tensions montent entre druzes, chrétiens, chiites et sunnites. Aussi, lorsqu'une bombe explose dans le parking de l'immeuble Yacoubian, le père trouve la situation moins grave qu'à Aden.

Extrait n° I :

« On lui avait donné moins de vingt-quatre heures pour quitter Aden. » (p. 48)

Son plus effrayant face-à-face avec le NLF eut toutefois lieu en novembre 1967, lorsqu'un petit groupe d'hommes masqués vint l'enlever dans son bureau, en mode gangster, avant de le séquestrer pendant trente-six heures. Nous avons entendu plusieurs versions de cette histoire, que Mohamed a répétée pendant des années à ses invités, à Beyrouth puis au Caire. Il est difficile d'en réconcilier tous les détails, mais les points principaux restent les mêmes. « Ils m'ont attaché à une chaise (là-dessus, il n'a jamais varié). J'ai demandé une cigarette (je le croyais aussi là-dessus, car il a fumé comme un pompier jusqu'en 1972). Leurs visages transpiraient l'envie », disait-il de ses ravisseurs, qui, par défi, avaient ôté leurs masques. S'il affirmait n'en avoir reconnu aucun, aux yeux de ma mère, certains étaient probablement d'anciens prestataires que sa démesure avait rendus jaloux. Le montant de la rançon pouvait augmenter ou diminuer en fonction du public, mais il se chiffrait toujours en milliers de livres sterling.

Un point était incontestable. On lui avait donné moins de vingt-quatre heures pour quitter Aden. Imaginez ce que c'est que de devoir reloger en un jour une famille nombreuse (ainsi que d'autres personnes à charge) dans un nouveau pays, en laissant tout ce que vous avez, ainsi que tous les gens que vous connaissez, sans savoir si vous les reverrez. J'ai toujours cru que j'avais eu de la chance d'être trop jeune pour prendre la mesure de la souffrance d'une famille ainsi arrachée à son pays. Les pertes étaient financièrement immenses, mais émotionnellement incalculables.

#Le Caire, 1977

« Tout le monde était assis devant le poste de télévision, en train de regarder l'Egypt Air présidentiel à son atterrissage sur le sol israélien. Le seul événement comparable en Amérique du Nord serait Apollo 11 en 1969 ou l'élection de Barack Obama en 2008. » (p. 7)

Tandis que Kamal écoute de la pop occidentale et que ses sœurs choisissent leurs bikinis pour les vacances, l'Égypte entre en état d'alerte à partir de la guerre du Ramadan/Kippour en 1973, et les accords de Camp David à la fin de l'année 1977 font basculer le Moyen-Orient dans une ère de radicalisation.

Extrait n°2 :

« Depuis cet été 1977, le Moyen-Orient a changé autant que ma famille. » (p. 15)

Depuis cet été 1977, le Moyen-Orient a changé autant que ma famille. Cette année m'apparaît comme décisive du point de vue des valeurs – tolérance, curiosité, égalité, ardeur au travail et mobilité sociale – que mon père cultivé et ma mère illettrée avaient essayé d'inculquer à leurs enfants. Nous vivions dans un monde laïc où la liberté de culte – nous eûmes beaucoup d'amis et de voisins chrétiens au Caire et mon père négocia avec la petite communauté juive d'Aden – et la liberté religieuse allaient de pair, du moins en apparence. Cela faisait exactement dix ans que nous avions été chassés d'Aden à cause des sentiments et des intérêts pro-britanniques de mon père. Après une dizaine d'années à Beyrouth, celui-ci avait guidé son troupeau de onze enfants au Caire comme vers un havre de paix – et c'est très certainement ce que cette ville est restée jusqu'en 1977, époque à laquelle le réseau essentiellement clandestin des Frères musulmans est réapparu sur la carte sociale et politique égyptienne pour prêcher l'évangile du « retour à l'islam ». Le séjour du président Anouar el-Sadate en Israël pour négocier la paix ne fit que renforcer la détermination des islamistes à imposer leur philosophie. C'est vers la même époque que notre école, un établissement privé mixte pour la classe moyenne du Caire, recruta sa première enseignante voilée. À peine âgé de treize ou quatorze ans, comme beaucoup de mes amis égyptiens et autres expatriés arabes à l'Education Home du quartier de Dokki, je sentais qu'une évolution était en cours. Le jour où M^{lle} Afaf essaya de convertir les élèves au port du voile, elle provoqua une fronde chez les parents.

#Gay/Le Caire

« Mon séjour en Angleterre m'avait donné du courage et, dans un moment de confiance, j'avais appelé le numéro d'aide de Liverpool pour chercher des informations sur le milieu homosexuel du Caire. L'aimable opérateur m'indiqua, à ma grande surprise, que plusieurs bars apparaissaient dans *Spartacus*, le guide gay international. "Vous êtes sûr ?" lui demandai-je, incrédule. » (p. 154)

Fin 1981, alors que l'assassinat du président Sadate par les Frères musulmans accentue la contrainte du retour au Yémen, Kamal rend visite à sa sœur Faiza à Liverpool. À son retour, il commence à fréquenter le milieu gay – insoupçonné jusque-là – du Caire.

Extrait n°3 : « Le public occidental était invité par des homosexuels égyptiens. » (p. 157)

Ahmad, tailleur, et Bill, son partenaire américain professeur dans le secondaire, proches de la quarantaine tous les deux, me prirent sous leurs ailes. Ils échangeaient en anglais ou dans un arabe poussif. Ahmad, issu de la classe ouvrière, devait principalement sa maîtrise de la langue anglaise à ses liaisons avec des Américains et des Britanniques. Je leur servis parfois de traducteur. Je n'aurais pas pu être plus heureux. Ce fut grâce à eux que je découvris le véritable milieu gay du Caire – pas celui des rencontres avec des étrangers dans des hôtels –, qui se déployait autour du quartier miteux d'Haret Abu Ali. Parmi tous les chapitres de mon existence, celui-ci m'apparaît presque irréel. On aurait dit qu'une cité perdue dont je n'aurais entendu parler que dans les contes existait réellement et qu'il suffisait de monter dans un taxi pour y aller. De vieilles danseuses du ventre qui avaient connu des jours meilleurs s'y produisaient dans des cabarets devant un public de machos et d'efféminés. Le public occidental était invité par des homosexuels égyptiens, et il fallait comprendre l'arabe dialectal pour pouvoir rire des numéros ou des chansons. Si je détestais ce genre de musique, sa valeur *camp* et sa signification dans le milieu gay local m'apparurent sur-le-champ. J'avais toujours aimé la danse du ventre et la crise religieuse qui secouait le pays entravait de plus en plus de vocations. Ces soirées me projetaient dans le Caire de l'âge d'or, celui des années 1950 et du début des années 1960 que je connaissais grâce à la télévision. Évidemment, cela ne pouvait pas durer.

#Gay/Sanaa

« Sanaa ? Cette cité d'allure médiévale que nous n'avions vue que dans les guides de voyage et sur les mauvaises cartes postales que nous recevions de notre famille à quelques occasions particulières ? Je compris aussitôt qu'il fallait absolument que j'évite de passer le restant de mes jours dans un pays où la charia autorisait les pendants publics. » (p. 17)

Lorsque la famille est contrainte au retour au Yémen, Kamal comprend qu'il lui faut fuir en Occident, ne serait-ce que parce que son propre frère Helmi s'est converti à un islamisme radical.

Extrait n°4 : « “Bien fait pour eux”, dit-il nonchalamment. » (p. 177)

La stricte adhésion à l'islam des différentes classes et catégories de la population rendait l'adaptation d'autant plus difficile. Il était impossible d'organiser sa journée sans tenir compte des cinq appels à la prière – à l'aube, à midi, dans l'après-midi, au crépuscule et dans la nuit – dès lors que tout le monde les respectait. L'islam en question était par ailleurs un zaïdisme rigoriste, appliquant la charia. Jusqu'en 1987, la pendaison ou la flagellation publique dans un lieu désigné de Sanaa passait pour un divertissement pour certains habitants. Le jour où il fut annoncé que deux hommes surpris en flagrant délit de « sodomie » devaient recevoir le fouet après les prières du vendredi, j'eus un malaise physique qui ne fit qu'augmenter quand j'entendis la réaction d'Helmi. « Bien fait pour eux », dit-il nonchalamment. Le Yémen avait durci le comportement de ce frère pratiquant et il usait aussi très activement les défenses de mes sœurs.

#Yémen : de la guerre civile à la catastrophe humanitaire

« À l'été 2001, je rentrai ainsi au Yémen. Aucune conversation téléphonique, aucune lettre n'aurait pu me préparer à ce qui m'attendait là-bas. » (p. 256)

Kamal rentre pour la première fois au Yémen juste avant le 11 septembre 2001, occasion à laquelle il entend parler pour la première fois d'Oussama Ben Laden sur la chaîne de télévision du Hezbollah. Depuis lors, à chacun de ses séjours, il suit la dégradation des conditions de vie au Yémen, jusqu'au « Printemps arabe » et au déclenchement de la guerre civile et de la catastrophe humanitaire en cours.

Extrait n°5 : « Personne ne chante pour le Yémen. » (p. 300)

Était-ce tenter le destin ?

La question revenait me tarauder pendant que j'écrivais, effaçais, réécrivais (et réeffaçais) les premiers mots de cette postface pour l'édition française que vous tenez entre les mains. Croyais-je vraiment que le Yémen ne pouvait pas connaître pire qu'en 2012, année sur laquelle se termine l'édition anglaise de ces *Mémoires des extrêmes*, selon le sous-titre choisi, et qu'il ne pouvait pas s'éloigner davantage du Canada où je vivais ? Je me trompais lourdement. Depuis dix ans, le Yémen est entré dans un purgatoire de violence et de destruction de masse à côté duquel les dix ou vingt années précédentes font désormais figure d'âge d'or.

Comment cela s'est-il produit ? Quel est cet univers qui laisse mourir les enfants de faim et de malnutrition, qui laisse détruire les infrastructures et ruiner l'économie d'un pays tout entier pendant que le monde regarde impuissant ou tire profit de la situation ?

Je ne sais pas pourquoi je pose des questions dont j'ai déjà la réponse. Peut-être est-ce une façon de repousser, ne serait-ce qu'un instant, la douleur d'affronter les événements qui ont fait déclarer là-bas par les Nations unies une catastrophe humanitaire sans équivalent dans le monde depuis la famine en Afrique de l'Est dans les années 1980. (Sauf que cette fois, il n'y a pas eu un bataillon de stars pour entonner *Do they Know It's Christmas* et *We Are the World*, les deux 45-tours qui, en 1984 et en 1985, ont réuni plusieurs millions de dollars pour l'action contre la faim : personne ne chante pour le Yémen.) Peut-être est-ce un moyen de laisser un espace au doute et à l'hésitation avant d'en venir à ces certitudes que sont la tragédie de ma famille et ma propre impuissance, la réaction somme toute irrationnelle que j'ai eue face à elle. [...]

Comme je regrette les promesses du Printemps arabe, que je préférerais encore oublier ! Comme j'aimerais retrouver l'impression que j'avais, en 2012, quand je pensais que mes inquiétudes quant à la sécurité et au bonheur de ma famille pourraient nous rapprocher, réduire le fossé entre nos extrêmes. Le fait est que, matériellement, nous sommes plus éloignés que nous ne l'avons jamais été au cours des trente dernières années.

Recensions :

Mathew Hays, *The Globe and Mail* :

« Tant de seuils identitaires sont franchis dans *Intolérable* qu'on a le vertige : classe, ethnicité, genre, orientation sexuelle, nationalité, religion et degrés de pratique religieuse. Ce livre sur les rapports tourmentés d'une famille à l'Histoire – et sur les rapports délicats d'une région du monde avec la modernité – contient tous les éléments nécessaires à une grande autobiographie : il est aussi émouvant que complexe. »

<https://www.theglobeandmail.com/arts/books-and-media/intolerable-by-kamal-al-solaylee/article4209631/>

Adrian Brooks, *Lambda Literary* :

« Dans ces mémoires d'un homosexuel courageux, avec en toile de fond le conflit entre les valeurs démocratiques et l'obscurantisme d'un monde arabe en plein bouleversement postcolonial, le microcosme est surtout un reflet du macrocosme. L'histoire, douloureusement intime par moments, notamment lorsqu'elle évoque une famille qui ne peut plus supporter de regarder les photos de l'époque où elle était libre, prend des proportions épiques avec la séparation familiale et avec le tumulte du "Printemps arabe". »

<https://lambdaliterary.org/2013/09/intolerable-a-memoir-of-extremes-by-kamal-al-solaylee/>

Jeet Heer, *The Walrus* :

« Des mémoires aussi puissants qu'intimes... une lecture nécessaire. »

<https://thewalrus.ca/from-the-middle-east-but-no-longer-of-it/>

Diane Anderson-Minshall, *Advocate* :

« *Intolérable* est un livre complexe et stimulant, ne serait-ce que parce que l'histoire d'émancipation qu'il raconte s'accompagne d'une analyse culturelle des différences irréconciliables liées à l'ancrage moyen-oriental d'Al-Solaylee ainsi qu'à l'appel de l'Occident. »

<https://www.advocate.com/print-issue/current-issue/2013/07/12/new-queer-memoirs-way-we-were>